

Hélène Sabourin. *À l'école de P.-J.-O. Chauveau. Éducation et culture au XIX^e siècle*. Montréal, Leméac, 2003. 230 p.

Éric Bédard

Volume 5, numéro 2, printemps 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1024369ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1024369ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1492-8647 (imprimé)

1927-9299 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bédard, É. (2005). Compte rendu de [Hélène Sabourin. *À l'école de P.-J.-O. Chauveau. Éducation et culture au XIX^e siècle*. Montréal, Leméac, 2003. 230 p.] *Mens*, 5(2), 525–531. <https://doi.org/10.7202/1024369ar>

Tous droits réservés © Mens, 2005

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

ments annexes. L'appendice offre un apport important au bagage documentaire accessible et dépasse en cela le travail antérieur de Jacques Vallée. Les observations de Gustave de Beaumont complètent avantageusement les textes de Tocqueville. Néanmoins, le propos rapporté de John Neilson, de même que les lettres personnelles de Tocqueville faisant appel à ses souvenirs de voyage, auraient quant à eux pu trouver une place ailleurs dans le recueil afin, notamment, d'étoffer certaines sections. Les repères biographiques, les notes exhaustives et les renvois exacts aux sources complètent ce document et en font un outil fiable et pertinent pour les chercheurs en histoire canadienne du XIX^e siècle et un document intéressant et aisément maniable pour le grand public. Si l'édition d'un nouveau recueil de ces textes présente un intérêt historiographique certain, cette publication reste, de par sa nature, en marge du courant essayistique manifestant la recrudescence de l'intérêt pour les études tocquevilliennes dans les cercles d'études politiques.

Anne Trépanier
Département d'histoire
Université Laval

Hélène Sabourin. *À l'école de P.-J.-O. Chauveau. Éducation et culture au XIX^e siècle*. Montréal, Leméac, 2003. 230 p.

Dans la toute nouvelle collection « Domaine histoire » de Leméac, Hélène Sabourin, docteure en histoire de l'Université du Québec à Montréal, publiait récemment *P.-J.-O. Chauveau. Éducation et culture au XIX^e siècle*. Ne serait-ce que parce que les travaux consacrés à Pierre-Joseph-Olivier

Chauveau (1820-1890) sont pour le moins rares, on se doit de saluer la publication d'un tel ouvrage. Hélène Sabourin a raison de souligner que, dans notre mémoire collective autant que dans notre historiographie, Chauveau n'occupe probablement pas la place qu'il mérite. Élu député à 24 ans dans la circonscription de Québec contre John Neilson lors de l'élection de 1844, célébré très tôt pour une œuvre de poète et de romancier qui n'a rien à envier à celle de ses contemporains Patrice Lacombe ou Antoine Gérin-Lajoie, auteur d'un premier rapport sur l'émigration des Canadiens français vers les États-Unis en 1849, orateur reconnu dont certains des discours enflammés — notamment sur la Conquête de 1759 — seront longtemps considérés comme des pièces d'anthologie, premier ministre de l'Instruction publique, bien avant Paul Gérin-Lajoie, Chauveau, pour des raisons qui restent à élucider, a très peu intéressé les dix-neuviémistes québécois. Sa contribution n'a pas semblé suffisamment significative pour qu'on s'y attarde avec sérieux et méthode, exception faite de Gérard Parizeau.

C'est à cette importante lacune que l'ouvrage d'Hélène Sabourin, tiré d'une thèse de doctorat soutenue en 2001, tente de remédier. L'ouvrage qu'elle nous offre ne s'attarde cependant qu'à une seule facette du personnage. C'est le surintendant puis le ministre de l'Instruction publique qui a retenu l'attention de l'auteure, l'homme qui s'emploie corps et âme à répandre les « lumières » de l'éducation, non le romancier ou le journaliste qui a laissé de nombreux textes, notamment dans le *Courrier des États-Unis* des années 1840. Ce sont moins les idées que les actions, moins la pensée que les réalisations d'un haut-fonctionnaire, puis d'un ministre, qui ont intéressé Hélène Sabourin. Elle étudie la vie intense d'un homme en mouvement qui assure la mise sur pied des trois premières écoles normales de l'histoire du Québec, crée une caisse de re-

traite pour les enseignants, fonde le *Journal de l'Instruction publique*, entreprend un long voyage d'études en Europe alors qu'il est pressenti pour devenir le premier ministre de la nouvelle province de Québec. La vie trépidante de cet ardent défenseur de l'instruction publique est mise en scène grâce à des archives relativement connues des historiens professionnels. Des journaux d'époque et toute une correspondance a été dépouillée méticuleusement par l'auteure. Les lettres à ses amis, le grand vicaire Charles-Félix Cazeau et l'abbé Hospice-Anthelme Verreau, ainsi qu'au Français Rameau de Saint-Père, l'auteur de *La France aux colonies* (1859), sont particulièrement éclairantes. Ce dépouillement sérieux et vraisemblablement systématique de la correspondance de Chauveau force l'admiration pour celui ou celle qui a déjà tenté de décrypter l'indéchiffrable calligraphie de cet homme de « lettres » ! (Parions que cette calligraphie difficile a découragé bien des chercheurs.)

L'intention d'Hélène Sabourin n'est pas toujours claire cependant. L'ouvrage a quelque chose d'une biographie plutôt classique, quoique partielle, d'un « grand personnage » tout en adoptant un ton et une forme souvent monographique. On a l'impression que l'historienne a eu du mal à trancher entre ces deux formes de récit, qu'elle a voulu, à la fois, nous présenter un homme digne d'appartenir au panthéon des grands Québécois et nous proposer une « relecture » de la contribution de ce haut-fonctionnaire de l'Instruction publique qui permettrait d'éclairer certaines questions qui hantent toujours l'historiographie québécoise, notamment celle du rapport trouble qu'aurait entretenu l'élite politique modérée du milieu du XIX^e siècle avec l'ultramontanisme.

À notre avis, son ouvrage penche davantage du côté des biographies classiques que de la monographie. Dans son « Avant-propos », l'auteure ne nous annonce pas clairement

la thèse qu'elle entend défendre ni ne propose de survol historiographique digne de ce nom qui nous permettrait de mieux saisir une problématique, une question à résoudre. Il faut en effet attendre la conclusion pour saisir, un peu plus clairement, l'objectif poursuivi par l'historienne. Ajoutons que le découpage de l'ouvrage est avant tout chronologique, non pas thématique. Les chapitres sont découpés selon les étapes de la vie d'un homme illustre, d'un héros canadien-français qui, au tout début de son mandat comme surintendant, est à son « apogée », puis fait face à des épreuves difficiles à surmonter, pour enfin se retirer presque dans la disgrâce en 1873. Cela dit, les biographies fourmillent souvent d'informations intéressantes. Sans contredit, la dimension biographique de l'ouvrage d'Hélène Sabourin nous permet de mieux connaître Chauveau. Centrée sur le cheminement de son personnage, l'auteure résume, en quelques pages, son enfance entourée de femmes attentionnées, ses années d'études au petit Séminaire de Québec, son entrée spectaculaire en politique. Par la suite, on découvre un Chauveau qui avait constamment des soucis d'argent, qui se plaignait périodiquement du salaire offert par les gouvernements, qui dut même vendre, à la fin de ses jours, plusieurs livres de son impressionnante bibliothèque pour se renflouer. On apprend aussi que Chauveau était un père dévoué qui était prêt à remuer ciel et terre pour trouver une situation stable à son fils Pierre, quitte à user de ses relations pour le faire nommer au département de l'Instruction publique (l'opposition ne manque pas de dénoncer le népotisme). On découvre enfin un homme constamment frappé par le deuil de ses proches. Trois de ses filles vont mourir avant lui, ainsi que sa femme : de très dures épreuves pour Chauveau, montre Sabourin. Ces « détails » biographiques, qui lèvent le voile sur une vie parsemée d'épreuves personnelles, sont certes intéressants — ils humanisent le personnage, dirait-on — mais

on peut se demander dans quelle mesure ils éclairent la contribution du surintendant de l'Instruction publique.

Ne soyons toutefois pas trop sévère : sans que cela ne soit clairement dit dans l'« Avant-propos », cet ouvrage défend tout de même une thèse. S'il est une idée sur laquelle insiste l'auteure, c'est que ce fonctionnaire devenu premier ministre n'avait rien d'un ultramontain. Sabourin fait en effet ressortir ses désaccords avec Louis Veuillot, célèbre directeur de *L'Univers* — l'organe des ultramontains français — et souligne son rejet des principes contenus dans le célèbre Syllabus de 1864 qui aligne toutes les « erreurs » de la modernité. Homme de progrès, Chauveau a constamment milité en faveur d'une éducation plus pratique, adaptée aux impératifs de son époque, et ce, autant pour les agriculteurs que pour les ouvriers de la ville. À quelques reprises, notamment dans ses rapports annuels, il ne s'est d'ailleurs pas privé pour critiquer l'enseignement dispensé dans les collèges classiques où, selon lui, une place trop importante était accordée aux « langues mortes ». Il a également toujours refusé que le pouvoir temporel se soumette au pouvoir spirituel comme en font foi ses multiples batailles afin que l'éducation relève de l'État et reste l'affaire des élus et des laïcs. Sabourin fournit plusieurs exemples de cette position apparemment très ferme. Durant son mandat de surintendant, il aurait voulu que les écoles techniques et d'éventuelles bibliothèques publiques — qu'il peine à mettre sur pied, faute de moyens — relèvent directement des commissions scolaires ou des municipalités, non des collèges classiques ou de l'œuvre des « bons livres » fondée par les Sulpiciens et qui se propage à la grandeur du Canada-Est de cette époque. Il procède également à des nominations qui montrent bien qu'il privilégie les laïcs aux clercs. Il nomme Urgel-Eugène Archambault à la tête de l'Académie commerciale de Montréal, un laïc formé à l'école normale Jacques-

Cartier qui fondera plus tard l'école polytechnique ; et l'équipe de son département et du Conseil de l'Instruction publique est composée presque exclusivement de laïcs. Selon l'auteure, Chauveau aurait accepté de devenir premier ministre, une responsabilité qu'il ne convoitait nullement, parce que George-Étienne Cartier et Hector Langevin, les deux principaux chefs conservateurs canadiens-français de cette époque, consentent à ce qu'on crée un ministère de l'Instruction publique, une idée que rejette la hiérarchie catholique de l'époque, il va sans dire. Le haut-clergé ne tenait d'ailleurs pas Chauveau en odeur de sainteté. Lorsque, en octobre 1870, le premier ministre et ministre de l'Instruction publique offre une subvention de 3 000\$ à l'Université Laval afin que celle-ci développe un enseignement des sciences appliquées, l'Église lève le nez et refuse l'argent de l'État. Deux ans plus tard, on célèbre les 50 ans de prêtrise de M^{gr} Bourget. Tout le gratin canadien-français est présent sauf le distingué premier ministre qu'on n'a pas cru bon inviter !

L'ouvrage d'Hélène Sabourin, avons-nous dit, oscille entre la biographie classique et la monographie universitaire. Entre ces deux types de récit, entre ces deux genres de narration, peut-être existe-t-il un point de jonction, une sorte de passerelle qui offrirait une clef pour comprendre le sens du travail d'Hélène Sabourin. Dans *À l'école de P.-J.-O. Chauveau*, le héros ne « passe pas à l'Histoire » parce qu'il s'attaque à la clique du gouverneur, tel un Papineau, ou parce qu'il unit sa « patrie » endeuillée par la mort de l'un de ses « frères », tel un Mercier. Sous la plume de Sabourin, Chauveau n'est pas un héros « national » comme les façonnent très souvent les biographes d'hommes illustres. La grandeur de Chauveau est plutôt dans sa modernité. Chauveau fait partie d'un autre panthéon, plus familier aux chercheurs qui fréquentent assidûment notre historiographie depuis quelques décennies, qui

contient tous ceux et toutes celles qui ont adhéré, de près ou de loin, aux valeurs modernes de la Révolution tranquille et qui ont, d'une façon ou d'une autre, pavé la voie à l'avènement de cet événement important. C'est animée par cette perspective moderniste que Sabourin dit regretter que Chauveau soit tombé si vite dans l'oubli. Un tel « précurseur » (p. 210) de cette modernité québécoise bienfaisante mériterait, à ses yeux, une place plus importante, voire une plus grande reconnaissance. Cette optique est tout à fait respectable, cela va sans dire. Toutefois, pour être fidèle à son projet, à tout le moins, à son intention apparente, il me semble qu'Hélène Sabourin aurait eu avantage à ne pas se confiner au Chauveau Surintendant, qu'elle aurait dû élargir ses recherches à toutes les dimensions de ce personnage prolix. Pourquoi, par exemple, avoir laissé de côté son œuvre de romancier et de poète ? Pourquoi ne pas avoir analysé, de façon plus serrée, ses textes parus dans les journaux, ses nombreux discours ou ses interventions en Chambre, faciles d'accès grâce aux travaux de reconstitution des débats de l'Assemblée législative du Canada-Uni et de la province de Québec ? Il me semble que l'analyse de tous ces textes aurait davantage accredité sa thèse.

Éric Bédard

*Département des sciences humaines
Université du Québec à Rimouski*